





F. h
Labelle
kinette.

B190546

CHARLES LABELLE

LINETTE

BOIS EN COULEURS D'APRÈS LES
DESSINS DE CLÉMENT SERVEAU,
GRAVÉS PAR E. ET G. GASPÉRINI.



PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

MCMXXI

LINETTE

CHARLES LABELLE

LINETTE

BOIS EN COULEURS D'APRÈS LES
DESSINS DE CLÉMENT SERVEAU,
GRAVÉS PAR E. ET G. GASPÉRINI.



PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

MCMXXI

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ A MILLE
EXEMPLAIRES, DONT CINQUANTE
SUR JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS
DE 1 A 50 ET NEUF CENT CINQUANTE
SUR PAPIER PUR BAMBOU, NUMÉ-
ROTÉS DE 51 A 1.000. IL A ÉTÉ
TIRÉ EN PLUS DIX EXEMPLAIRES
DE PASSE, NUMÉROTÉS DE A A J.

EXEMPLAIRE N° 377

ROYAL
CLUB
VIANG

B 190846

LE jour où Mademoiselle Linette prit sept ans, sa maman lui donna une belle boîte de couture.

Elle reçut de son papa une petite perle montée en bague.

Grand'mère lui apporta une maman lapin avec sept petits lapins vivants.

Marie la cuisinière, orna de sept minuscules bougies un gâteau qui fut servi à la fin du dîner, que Baptiste, d'un air sérieux, annonça ainsi : « Mademoiselle est servie ».

Ce fut un joyeux anniversaire. Mademoiselle Linette remercia maman, papa, grand'mère ; elle remercia tout le monde ; mais, des cadeaux qu'elle avait reçus, ce fut celui de grand'mère qui lui fit le plus de plaisir. Et Baptiste estima que sa journée avait été bien remplie, lorsqu'il eut achevé la cage, que Mademoiselle Linette lui avait commandée de suite.

Elle assista à sa confection, anxieuse de la voir terminée pour le soir. Elle était émerveillée de l'adresse de Baptiste : il découpa le bois comme il convenait, l'assembla, le cloua, puis, lia, chantourna, replia, tordit et coupa ras les fils de fer, qui maintenaient le grillage tendu.

Mademoiselle Linette dépouilla le jardin d'un nombre exagéré de salades et de légumes, dont elle bourra la cage, en telle quantité, que la mère lapin, au lieu de s'en réjouir, s'inquiéta de l'amoncellement de fanes et de feuilles, sous lequel risquait d'étouffer toute la petite famille.

Enfin le bonheur de Linette aurait été



complet, si dans la soirée elle avait réussi à ne pas payer son tribut à l'inévitable marchand de sable.

Les occupations de Monsieur Curviligne, ingénieur civil, père de Mademoiselle Linette, ni celles de Madame Curviligne, son épouse, ne furent pas autrement troublées de cette fête. La vie de famille reprit dès le lendemain son cours habituel et nous n'aurions pas attiré votre curiosité par une nouvelle présentant aussi peu d'intérêt, si nous n'étions pas sûr de révéler un événement, qui fixera davantage votre attention.

Dans l'après-midi du lendemain, Mademoiselle Linette pénétra dans le cabinet de travail de son père, en son absence.

Et déjà, ce fait était très grave.

Monsieur Curviligne n'avait aucun intérêt à laisser Mademoiselle Linette farfouiller dans ses papiers ; il n'éprouvait aucune joie à voir disparaître crayons, règles, buvards et gommes à effacer. Il ne se réjouissait pas du tout de constater la diminution rapide de son papier à

lettre et à dessin, d'être toujours obligé de prendre le balai pour chercher sous les meubles ses fournitures de bureau ; aussi avait-il déclaré une fois pour toutes à Mademoiselle Linette, qu'elle voudrait bien lui faire le plaisir de ne plus entrer dans son cabinet de travail, lorsqu'il n'y serait pas.

Depuis ce jour, la petite fille n'avait jamais enfreint cette défense paternelle et voilà pourquoi nous pouvons déclarer, que cet acte d'insubordination était particulièrement grave.





LE cabinet de travail de Monsieur Curviline était une vaste pièce éclairée par deux fenêtres donnant sur le jardin. Une belle et grande bibliothèque à six portes vitrées en décorait le fond de sa masse imposante. Mademoiselle Linette referma la porte sans bruit et se dirigea vers la bibliothèque.

Ce n'était pas l'aspect somptueux des ors des livres, ni leur classement ingénieux et méthodique, qui attiraient Mademoiselle Linette.

Les deux mains derrière le dos, elle avait pris

l'attitude réfléchie d'une petite personne qui va mettre à exécution un acte important. Le nez en l'air, la bouche bée, elle regardait le rayon le plus élevé de la bibliothèque, où sur le côté se trouvait une jolie pile de boîtes à cigares, rutilantes, nuancées de bleu et de blanc, vernies et dorées comme des boîtes de joujoux.

Un sourire de satisfaction se manifesta sur le visage de la petite fille ; elle avait reconnu une boîte qu'elle savait vide ou presque : celle qu'elle venait chercher.

Mademoiselle Linette n'était jamais longue à prendre une décision ; elle ouvrit la porte correspondant aux boîtes à cigares, traîna jusqu'à la bibliothèque le fauteuil de son papa, monta dessus, se dressa sur la pointe des pieds..... Il s'en fallait de peu qu'elle puisse atteindre les boîtes ; elle était de onze mois trop jeune pour réussir dans cette entreprise.

Mais, il y avait là un gros dictionnaire de Biographie et d'histoire, de mythologie et de géographie ancienne et moderne comparées,

des antiquités et des institutions Grecques, Romaines, Françaises et Étrangères. Il se trouvait à portée de sa main pour lui prêter son concours et sans le moindre respect pour les trésors d'érudition que contenait cet important volume, elle le plaça sur le fauteuil et monta dessus.

Il n'entrera dans la pensée de personne, de rendre responsable de ce qui s'en suivit, les éminents professeurs agrégés d'histoire et savants, qui avaient collaboré à cet ouvrage, mais de fait, grâce à cet amas de science, Mademoiselle Linette put atteindre de ses doigts allongés la pile des boîtes si estimées de Monsieur Curviligne.

Elle tira doucement, mais avec l'inconscience de son âge elle ne fit pas attention au mouvement de bascule, qui se produisait, et il était trop tard lorsqu'elle s'aperçut que les boîtes tirées de leur sommeil, encore chancelantes, glissaient les unes sur les autres dans une dégringolade imprévue.

Dans cette course vers le parquet, nous ne saurions dire si les Mexicains de M. Gabarrot arrivèrent avant les Havanes de M. Manuel Lopez, ou si la réputation des produits de M. Alvarez s'affirma de cette manière sur ceux de l'archipel de la Malaisie, mais les jolies boîtes sortirent très maltraitées de cette épreuve.

Les couvercles, ouverts par le choc sur le parquet, laissèrent échapper les petits moricauds fusiformes, qui roulèrent dans toutes les directions, s'éparpillant au gré du hasard dans une lamentable confusion.

Mademoiselle Linette se rendit tout de suite compte de l'importance du désastre. Combien avaient souffert dans la chute. Les bouts cassés, les enveloppes endommagées étaient irréparables et il lui fallut conclure avec un soupir qui refléta la tristesse de son âme : « Je vais avoir à m'expliquer avec papa. »

Néanmoins, elle s'efforça de réparer le malheur dans la mesure où son incompetence le lui permit ; mais les cigares étaient de

calibres si différents qu'elle abandonna la partie.

Le mal était sans remède ; à pleine mains, elle ramassa les cigares, les mit au hasard dans les boîtes et sur le bureau en petits tas, témoignage suprême de sa bonne volonté. Elle se retira en emportant une boîte vide et elle referma la porte avec précaution.



DANS le vestibule Mademoiselle Linette attendit, prêta l'oreille. Puis, à pas de loup, elle monta dans la chambre de ses parents, où, dans le tiroir d'une commode Louis XVI elle savait que maman conservait des feuilles de papier de soie.

Mademoiselle Linette ouvrit le tiroir, prit une feuille dont elle garnit le fond de la boîte à cigare et repoussa le tiroir.

Nos connaissances dans l'art de l'ébénisterie ne nous permettent pas de donner une définition

technique des différentes sortes de tiroirs ; nous en sommes donc réduits à les classer arbitrairement, d'après notre seule expérience, en trois genres.

Il y a des tiroirs que les petites filles de sept ans n'ouvrent pas, ce sont les tiroirs fermés à clef.

Puis un genre plus répandu, nous l'appellerons le tiroir commun, que les petites filles peuvent ouvrir et refermer.

Pour le malheur de Mademoiselle Linette, il en existe un troisième genre que les petites filles peuvent ouvrir, mais qu'elles ne peuvent pas refermer.

Le tiroir préposé à la garde des papiers de soie était de ce dernier genre : il mit une certaine bonne grâce à rentrer à moitié, mais il refusa de glisser plus avant.

Mademoiselle Linette le tira et le repoussa pour la deuxième fois. Arrivé au même point, pour bien montrer sa volonté de résistance, il se mit légèrement en biais

Linette fit tous ses efforts pour le remettre




dans une meilleure position, sans obtenir le moindre avantage. Elle se meurtrissait les mains dans la lutte et lui criait : « Vilain têtue ! »

A nouveau de ses deux mains elle poussa sur le côté récalcitrant. Sous cette vigoureuse agression, il fit un léger recul, mais..... pour mieux se coincer dans ses rainures ; et, dans cette position, tiré, secoué dans tous les sens, il refusa de céder et de se prêter à aucun mouvement. Tandis que au contraire, un vase de cristal, moins indifférent aux secousses, s'était renversé sur le marbre, qu'il encombra aussitôt de morceaux brillants, de grandeurs diverses et de formes variées.

Pauvre Linette ! Elle s'en alla le cœur gros. Quelles justifications pourrait-elle donner à Maman ?





SANS doute Mademoiselle Linette n'avait plus qu'à s'abstenir de poursuivre ses fouilles dans les meubles de la maison ; lorsque l'infortune s'acharne avec une pareille constance, il est bon de ne pas insister.

Mademoiselle Linette avait ses raisons pour ne pas suivre ce conseil dicté par le bon sens, car sans plus tarder, nous la retrouvons à l'office, à l'instant où elle ouvre un placard réservé aux ustensiles de ménage, dont se servait Baptiste.

Baptiste était un serviteur économe et soigneux. Il n'entraît pas une caisse à la maison, sans qu'il prit le soin d'enlever le couvercle selon les bons principes. Il arrachait les clous et les conservait dans une grande boîte réservée à cet usage.

Elle se trouvait sur une tablette du placard, où depuis des années elle s'alourdissait des nouveaux arrivants ; elle les accueillait sans distinction de formes, de longueurs, de métal. Le fer avait pour lui le nombre et la grosseur ; le laiton, plus rare, se cachait volontiers.

Mais, dans cette mêlée, les gros, cela est naturel, avaient pris le dessus.

C'était des petits clous que Linette cherchait. Elle fouillait dans la boîte placée un peu trop haut, elle tâtonnait sans pouvoir en trouver.

« Ce que ça pique, comme c'est rageur, des clous », disait Linette. Une méchante pointe de tapissier, qui resta piquée à son doigt,



fut traitée de « mauvaise bête » et rejetée avec colère.

Il fallait y voir mieux.

Elle tira donc la boîte sur le bord de la tablette, mais elle tira trop vite, elle tira un peu trop. La lourde boîte en profita pour basculer, lui échapper des mains et se précipiter avec fracas sur le pavé de l'office ? Toute la ferraille, complice de cette farce, s'éparpilla partout, se glissa sous les portes, se cacha dans les coins, tandis que les petits clous à sabot, toujours sur la défensive, s'installaient sur leur tête, menaçants, la pointe en l'air.

Maintenant..... Mademoiselle Linette pouvait choisir.

Mais cet incident qui prêtait à rire, fit couler des larmes sur les joues de la pauvre petite.

J'en ai fait du joli, soupira-t-elle ! c'est complet !

Elle ramassa trois clous minuscules, prit le marteau, sa boîte à cigares, sans se préoccuper cette fois de remédier à l'accident ni de l'impres-

sion qu'il produirait sur Baptiste, elle s'enfuit, laissa la porte ouverte, et, courant vers le fond du jardin, elle disparut derrière les grands massifs de lauriers, de fusains, de cornus et de mahonias.

PORTE, s'ïou plaît!

Baptiste appelait derrière la grand'porte de la rue.

Marie accourut pour l'ouvrir, mais elle posait si mal ses pieds, Marie, elle ne laissait pas les bras balancer librement et se cambrait trop en arrière. Marie ne savait pas courir, mais elle faisait de son mieux pour ne pas faire attendre.

Elle ouvrit la porte à deux battants. La voiture de Monsieur Curviligne conduite par

Baptiste fit crépiter le sable de l'allée et s'arrêta à la porte du perron. Monsieur et Madame Curviligne rentraient.

Madame Curviligne monta à sa chambre.

Monsieur Curviligne pénétra dans son cabinet de travail.

Il y pénétrait avec assurance, comme toujours avec une hâte qui lui était particulière, en homme affairé pour qui le temps était précieux.

Il ouvrait sa porte avec méthode; ainsi faisait-il toutes choses. Il l'ouvrait à angle droit, le corps penché en avant, l'épaule gauche effacée, la jambe gauche en arrière légèrement tendue.

Cette fois, Monsieur Curviligne resta figé dans cette position; son regard avait porté sur la bibliothèque ouverte, le fauteuil déplacé et l'aspect de mauvais augure que présentaient sur la table, les petits tas de cigares et les boîtes ouvertes.

Qu'est-ceci? dit-il.

Il reprit son aplomb et tira sur lui la porte; c'était un homme avisé.

« Que personne n'entre ici! » cria-t-il.

Du haut de l'escalier un écho répondit : « Gustave monte vite.... » et la figure bouleversée de Madame Curviligne apparut, penchée sur la rampe, au bord du palier.

Monsieur Curviligne bondit dans l'escalier. Sur le seuil de la chambre, il aperçut le tiroir ouvert et le vase brisé. Il étendit les bras d'un geste tragique pour interdire l'entrée de la pièce et sortit en refermant la porte.

Quelqu'un s'est introduit ici, dit-il ; la moindre trace peut servir à la police, il ne faut pas entrer.... On a volé dans mon bureau.

A cette révélation Madame Curviligne fut prise d'une angoisse.

Où est Linette?... Marie... Marie. Madame... répondit Marie qui dans la cuisine commençait à s'inquiéter du bruit que faisaient ses maîtres.

— Marie... où est Mademoiselle ?

— Je ne sais pas madame, dans le jardin sans doute.

— N'êtes-vous pas sortie pendant notre absence ?

— Madame je n'ai pas bougé d'ici, je n'ai pas quitté la cuisine, j'avais mes cuivres à faire.

— Qui est entré dans la maison ?

« Entré dans la maison » s'écria Marie ; ses jambes la trahissait en montant l'escalier ; elle tenait sa jupe d'une main et se soutenait de l'autre à la rampe.

— Madame..... qu'y a-t-il ?

— Il y a qu'on a pénétré ici pendant notre absence, le bureau de Monsieur est bouleversé, on a fouillé dans les meubles de la chambre.

— Quel malheur, Mon Dieu. C'est-y Dieu possible, larmoyait, la pauvre Marie qui sentait peser sur elle le poids de la responsabilité.

— Ne nous affolons pas... ne nous affolons pas, reprit Monsieur Curviligne. Il faut faire les choses avec méthode.

— D'abord, où est Linette ?

— Dans le jardin sûrement Monsieur. Monsieur sait bien que Mademoiselle joue toujours près du petit pavillon.

— La pauvre enfant, il ne faut pas qu'elle

entende parler de voleurs, réclama Madame Curviligne. Elle ouvrit la fenêtre du couloir et appela : Linette..... Linette.....

La petite voix de l'enfant répondit au loin : « Maman ». Les transes de Madame Curviligne se dissipèrent.

— Courez vite la chercher, conduisez-la chez sa grand'mère. Surtout qu'elle n'entre pas dans la maison, il faut l'emmener telle qu'elle est.

— Sans chapeau, Madame !

— Telle qu'elle est, sans chapeau, courez vite, j'irai la rechercher.

Marie se pressa de descendre l'escalier. Afin de ne pas perdre de temps, elle passa devant l'office pour y jeter son tablier. La funeste position de la boîte à clous fit son effet... Marie poussa un cri.

— Monsieur, l'office est sans dessus dessous... Venez voir. C'est-y Dieu possible. C'est-y Dieu possible et elle s'élança dans le jardin en appelant « Mademoiselle... Mademoiselle... »

La silhouette de Linette apparut, mais dans quel état.

Les souliers de toile blanche disparaissaient sous une couche de terre glaise. Son tabier rose moucheté d'un nombre incalculable de taches de boue ressemblait à un vieux châle des Indes. Elle avait sans doute les mains et les jambes nues, mais elle paraissait porter des gants et des bas jaunes ; son visage, à peu de chose près, avait la même couleur. Ses cheveux étaient de leur nature brillants et souples, mais en ce moment ils étaient maculés de terre collante, agglomérés en paquet, et donnaient l'impression d'une botte de raphia mouillé, dont la petite se serait fait un chignon...

Ah, bon saint Antoine..... Comment se montrer à grand'mère et justifier une visite dans un pareil état!

Le temps de la réflexion manquait. Marie prit Linette par la main et l'entraîna dans la rue.

Elle se faisait un peu trop prier, Marie, pour donner une explication. Elle s'était contentée de dire : « Venez vite chez votre grand'mère. »

— Pourquoi, demandait Linette?

- Parce que madame l'a dit.
- Pourquoi a-t-elle dit cela, maman ?
- Je ne sais pas, madame m'a dit de vous conduire.
- C'est grand'mère qui m'a demandé alors ?
- Je ne sais pas, c'est madame qui a dit que vous alliez la voir. D'ailleurs, ce sera pour elle une bonne surprise. Et tout en marchant, Marie s'efforçait d'enlever les traces de boue sur la figure et les mains de Mademoiselle Linette, pour qu'elle soit plus présentable. Mais elle avait honte, Marie, car dans la rue, les gens se retournaient et semblaient prendre un air goguenard.



C EPENDANT, de la fenêtre. Monsieur et Madame Curviligne avaient eu le temps d'apercevoir leur fille et déjà ils se trouvaient plus rassurés. Ils entreprirent alors l'inspection des autres pièces. La visite s'étendit du grenier à la cave où rien n'avait été dérangé!

Monsieur Curviligne pensa que le moment de prévenir Baptiste était venu.

Ce fut au bas du perron, que le brave homme reçut le choc de cette étonnante nouvelle. Sa figure eut des expressions diverses et finit par

marquer l'ahurissement le plus complet. Puis avec l'index de la main droite il se frotta la narine. Premier indice du réveil de son intelligence, et lorsqu'il retrouva l'usage de la parole, il dit : « J'ai compris, Monsieur peut compter sur ma discrétion. » Enfin après avoir arrêté dans sa mémoire les instructions que Monsieur Curviligne lui donnait à voix basse, il se dirigea à son tour vers la porte de la rue.

--- Surtout ne courez pas, lui recommanda Monsieur Curviligne, hâtez-vous, mais n'en ayez pas l'air.

J'ai compris, répéta Baptiste, qui s'en allait au Parquet, prévenir le Procureur.

Monsieur le Procureur, lui dit-on, est absent et ne rentrera que ce soir.

Voilà qui ne faisait pas l'affaire de Baptiste, c'était un obstacle aux instructions précises qu'il avait reçues de Monsieur Curviligne, cela lui compliquait sa mission. C'est alors qu'il fit preuve d'initiative en prenant sans délai le chemin de la gendarmerie, où il eut l'avantage de faire la

connaissance d'Aimé-Jean-Félicien-Hyacinthe-Napoléon Nordemus, Maréchal des Logis.

Baptiste lui confia le peu qu'il savait de l'affaire et le Maréchal des Logis se rendit sur le champ chez Monsieur Curviligne.

Le représentant de la force publique vit tout de suite, que l'affaire s'annonçait comme très embrouillée.

— Hum ! disait Nordemus après avoir terminé l'inspection du bureau. Le gaillard savait s'y prendre. Il n'a laissé aucune trace. Il n'y a pas eu fracture de meuble, aucune pesée sur la porte du secrétaire, la pince Monseigneur n'a pas servi.

Sur l'invitation du Maréchal des Logis de gendarmerie, Monsieur Curviligne visita les meubles, remit le volume en place, fit le plein de ses boîtes à cigares. Rien n'avait été pris. Il y avait même deux cigares en trop ?

Ce détail parut embarrasser le Maréchal des Logis.

La visite de la chambre le rendit tout à fait perplexe.

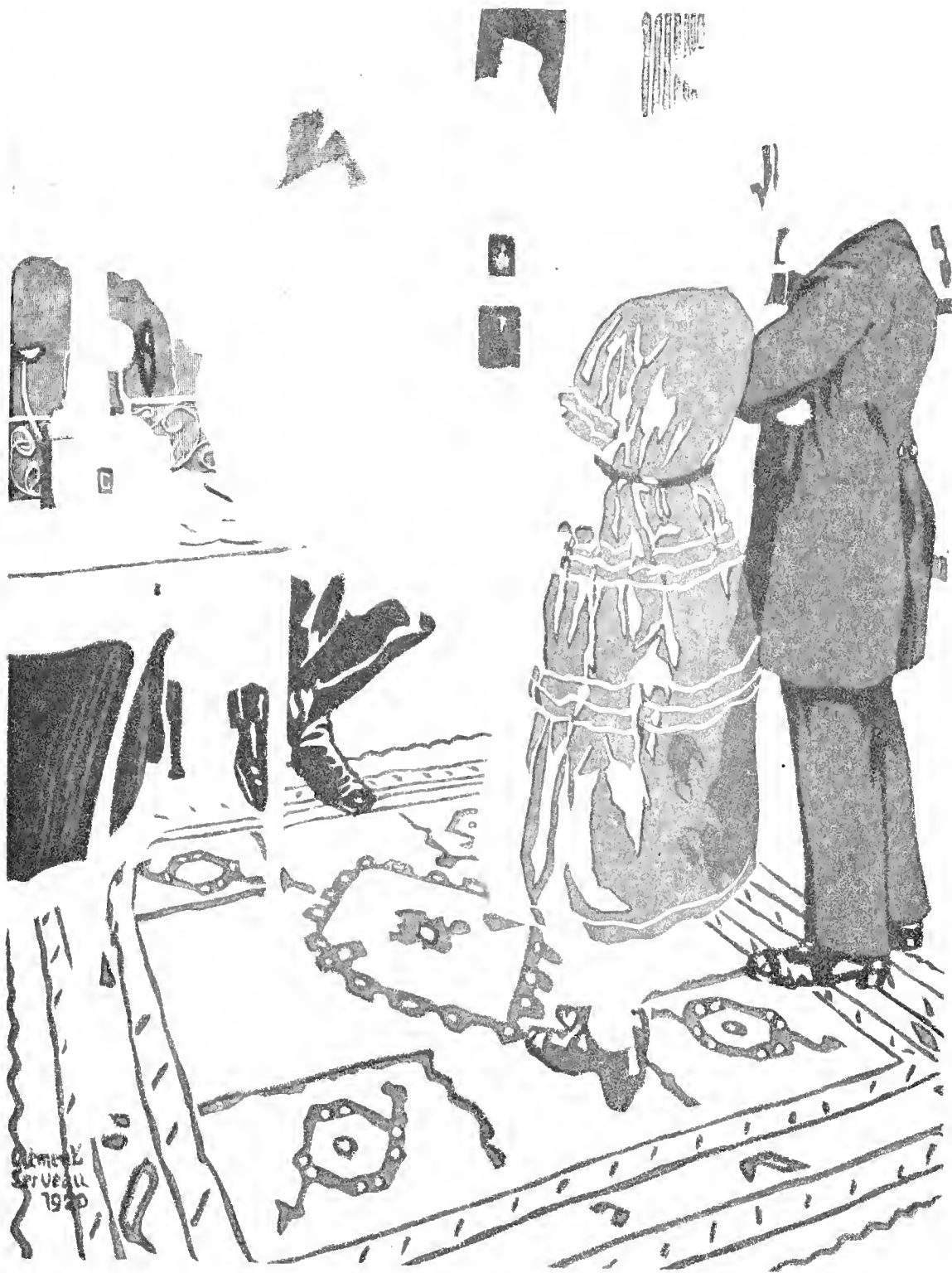
Les voleurs ne cassent pas les verres pensait Nordemus, ils les emportent. Il a été dérangé, déclara-t-il de plus en plus désorienté.

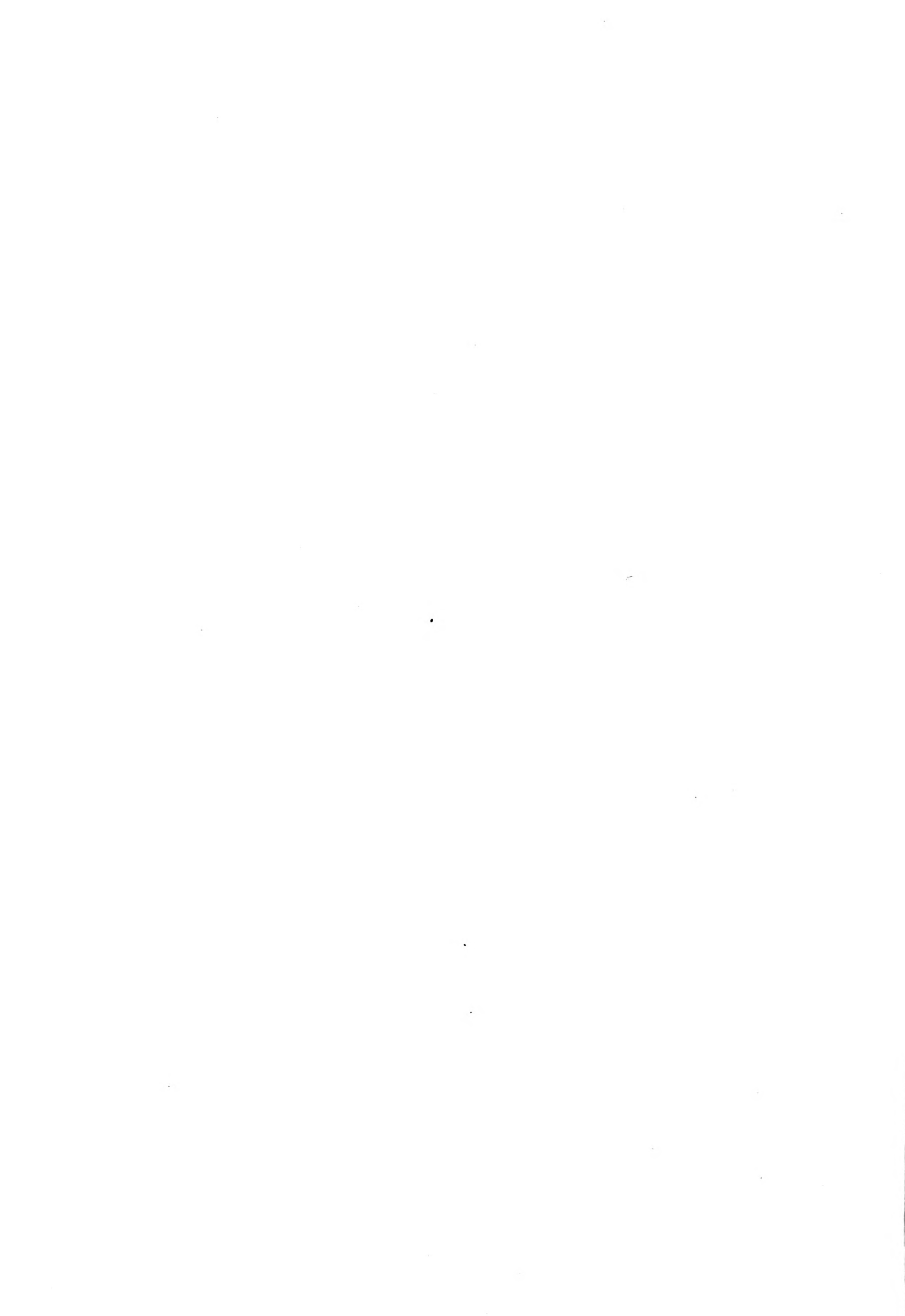
La pirouette de la boîte à clous fit sur Nordemus l'effet contraire? Ce fut dans son esprit comme un lever de l'aurore, où graduellement tout se précise, où chaque chose se détache, prend sa valeur et s'installe dans la lumière qui grandit. Aimé-Jean-Félicien-Hyacinthe-Napoléon Nordemus venait de saisir la clef de toute l'affaire.

— Je ne reconnais pas le travail de mon gibier habituel, dit-il. Mais Monsieur Curviligne en votre qualité d'ingénieur, n'êtes-vous pas en possession de quelque secret important, qu'un habitué de la maison ou tout autre personne, aurait intérêt à connaître?

— Certes, reprit Monsieur Curviligne flatté, je suis l'inventeur d'un nouveau mode d'étirage du fil d'acier et de laiton, qui transformera les méthodes en usage dans les tréfileries actuelles.

Eh, nous y voilà! s'exclama Nordemus,





dont le visage s'épanouit comme une rose au souffle du printemps. Il sentait qu'il suivait la bonne piste et à partir de cet instant il s'égara dans cette fausse direction.

Monsieur Curviligne crut devoir s'étendre sur ses travaux relatifs à cette conception industrielle et sur les avantages que présentait son nouveau procédé.

Nordemus s'intéressait à tous ces détails, mais n'étant pas compétent, il se contentait d'approuver de la tête.

Monsieur Curviligne parlait de supprimer, en partie, l'échauffement du métal, de laisser aux molécules internes le même coefficient de dilatation qu'à celles des surfaces et de réduire le nombre des manipulations onéreuses.

— Précisément, précisément, disait Nordemus ; nous y sommes. Vous avez bien des livres qui parlent de cette affaire ?

— J'ai en effet, des ouvrages qui traitent ces questions.

— Eh ! voilà bien ce que l'on a cherché.

— Vous travaillez quelquefois dans votre chambre?

— Oui, quelquefois.

— Oh! je le pense bien... je le pense bien... triomphait Nordemus. Sans cela, pourquoi aurait-on fouillé dans votre commode. Je vois ce que c'est!... je vois ce que c'est... tréfilerie, fil d'acier, boîte à clous, tout cela se tient, Monsieur Curviligne, tout cela se tient, mon procès-verbal sera rédigé en conséquence; Monsieur le Procureur ne saurait tarder à débrouiller cette affaire.

Et dans la poignée de main que les deux hommes échangeèrent en se quittant, Monsieur Curviligne sentit qu'il pouvait compter sur la sollicitude de l'autorité, sa clairvoyance et sa justice.



C'EST grand'mère qui fut surprise et heureuse lorsqu'elle sut que sa petite fille venait la voir.

Mais avant de se présenter, Mademoiselle Linette dut faire à la cuisine une station préparatoire.

Marie et la cuisinière de grand'mère avaient décidé, à l'unanimité, de lui faire subir un débarbouillage préalable.

Mademoiselle Linette s'y prêtait d'assez bonne grâce, bien qu'elle le jugeât inutile.

Grand'mère savait bien ce que c'était que de la boue. Grand'mère n'avait jamais grondé pour le jardinage.

Grand'mère s'impatientait surtout d'attendre, si bien qu'elle vint elle-même à la cuisine pour connaître la raison qui retenait Linette.

Elle se contenta du peu qui avait été fait. Elle pressentait qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire et voulant en avoir la primeur, elle l'emmena au salon.

— Qu'est-ce que tu as bien pu faire, mon trésor chéri, pour être aussi barbouillée ?

Linette sentit que l'heure de rendre des comptes allait sonner, mais comme elle préférait de beaucoup le tribunal de grand'mère à celui de papa et maman, après un instant d'hésitation pour classer ses idées, elle dit :

— Attends, grand'mère ; je vais t'expliquer.

Pour grand'mère qui connaissait sa petite fille, cela voulait dire : je te donnerai des explications suffisantes pour que tu comprennes bien, tu peux aussi compter sur moi pour passer sous



silence celles qui pourraient m'attirer la moindre punition.

— Tu sais, grand'mère, papa a beaucoup de boîtes de cigares. Il dit toujours qu'il n'aime que les boîtes pleines..., que celles qui sont vides ne l'intéressent pas ; alors, comme il y en avait une, je l'ai prise pour moi. Ai-je mal fait, grand'mère ?

— Mais, ma chérie, je ne sais pas, ton papa en avait peut-être besoin ?

— Il les jette toujours.

— Oui, mais tu aurais dû lui demander ?

— Il n'était pas là.

— Tu aurais pu attendre ?

— J'en avais besoin tout de suite.

— Pourquoi faire ?

— Attends, je vais t'expliquer.

J'ai pris la boîte vide et je l'ai garnie de papier de soie. Une feuille, tu sais grand-mère, une toute petite feuille. N'est-ce pas que maman me l'aurait donnée, si je la lui avais demandée ?

— Elle n'était pas là non plus ta maman ?

— Mais non, elle était partie avec papa. Tu ne vas pas me gronder pour une petite feuille de papier ?

Il me fallait aussi trois petits clous, des tout petits clous ; Baptiste en a plein une grande boîte. Tu sais, il ne se sert que de gros clous Baptiste. N'est-ce pas grand'mère que je ne serai pas grondée pour les petits clous ?

— Mais, mon trésor chéri, je ne vois pas quel rapport il y a...

— Attends... attends, grand'mère, je vais t'expliquer.

— Tu m'as donné pour ma fête sept petits lapins. Ils commençaient à me connaître, j'étais bien contente ; mais Briquette et Boule-de-Neige, tu sais grand'mère, les chats du menuisier, venaient toujours rôder près de la cage. Je les ai renvoyés plusieurs fois en leur jetant des cailloux, mais ils revenaient toujours. Eh bien, cet après-midi, j'ai trouvé un petit lapin mort. Ce sont les chats qui l'ont tué, grand'mère.

— Mais, ma chérie, ce ne peut être qu'un accident, les chats n'ont pas pu entrer dans la cage.

— Oh! grand'mère, il était si gentil mon petit lapin!... Je l'ai pris dans mes bras!... Il avait froid!... Il ne me voyait plus. Sa maman me regardait, grand'mère, elle avait l'air content que je le flatte.

— Et qu'en as-tu fait?

La pauvre petite Linette ne répondit pas tout de suite.

Au chagrin de la mort de son petit lapin, s'ajoutait la vision de tous les malheurs qui l'accablaient et de leurs conséquences. Sa petite bouche se crispa. Ne parvenant plus à retenir ses larmes elle se jeta dans les bras de sa grand'mère.

Et c'est avec bien des sanglots qu'elle termina son récit.

— Alors, grand'mère... J'ai pris mon petit lapin... Je l'ai mis doucement dans son petit cercueil... Je l'ai porté au fond du jardin...

au pied d'un rosier... dans un grand trou que
j'ai creusé.

Et dans un dernier effort elle cria sa peine,
ses raisons, toute sa défense.

Les chats l'auraient mangé, grand'mère !

Les chats l'auraient mangé !

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-
CINQ NOVEMBRE MIL NEUF CENT
VINGT-ET-UN, SUR LES PRESSES
DE JACOB & AULARD, IMPRIMEURS
A PARIS, POUR LE COMPTE DE
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR.

